

QUI EST JEAN PAULHAN ?

Texte écrit par Pierre Oster lors du lancement des ŒUVRES COMPLÈTES de Jean Paulhan, aux éditions Tchou. L'écrivain put en prendre connaissance et l'approuva .

Les nécessités d'internet nous ont conduits à modifier la mise en pages très travaillée du prospectus et à en supprimer l'iconographie.

(Avec l'aimable autorisation de Pierre Oster.)

Un aventurier de la sagesse

C'est un sage et c'est un homme courageux. Ses goûts personnels et les circonstances de sa vie l'ont amené tout à la fois à se préoccuper des plus subtiles questions de style, de langage, de littérature, et à prendre - lorsque l'histoire l'exigeait - des initiatives assez risquées. Il eût pu se contenter d'exercer une sorte d'empire sur le monde des lettres. Mais rien, semble-t-il, n'eut le pouvoir d'offusquer l'image qu'il avait formée, dès sa jeunesse, d'une vérité non partisane : il se consacra donc à sa défense avec une force et une constance exemplaires. Publier Céline en 1947 et ne se soucier, pendant cinquante ans, que d'atteindre à une appréciation juste des rapports unissant les mots à la réalité, quelle est la différence ? Voilà, en peu de mots, ce dont Jean Paulhan se trouve capable.

J'aimais Jean Paulhan pour son courage, qu'il a si souvent manifesté dans des domaines bien plus dangereux que la littérature, par exemple la politique ; je l'aimais aussi pour sa bonté, véritablement sans limites, mais qu'il se plaît, par discrétion, à dissimuler sous les faux-semblants de la désinvolture.

Jean-Louis Curtis

À LA RECHERCHE DU TEMPS POSTHUME (Coll. Libelles, Fasquelle)

Une parole infiniment nuancée

On ne saurait l'approcher sans éprouver qu'il représente en quelque façon la grandeur humaine. Son visage, sa voix, ses propos marquent autant de résolution que de finesse. Feint-il de se montrer hésitant ? C'est le signe qu'il a gardé par devers lui l'argument décisif qui, d'un instant à l'autre, renverse l'ordre apparent des choses. « Toujours modéré, disait de lui Alain, et toujours hardi. » Nul ne le quitte sans se sentir enrichi, ou plutôt mécontent de ce qui, jusque-là, avait fait la trame de ses pensées quotidiennes. La seule vertu d'une parole infiniment nuancée nous incite à plus de vivacité et à plus de prudence.

Je fais parvenir votre magistral papier à J. Paulhan qui fait précisément passer un début du CASSE-PIPE dans ses Cahiers avec la note ci-jointe. Paulhan est le prince de la N.R.F. Grand « résistant » lui-même, etc... donc insoupçonnable de complaisance politique à mon égard.

L.-F. Céline

LETTRE DU 18 AVRIL 1948 au professeur Milton Hindus

Danseur et matador

Au physique, l'écrivain offre l'image d'un être fortement charpenté. Large d'épaules, il s'applique à dissimuler son équilibre par une démarche et des attitudes qui n'appartiennent

qu'à lui : il tient du danseur et, ainsi que son ami Fautrier, du matador. Le poids qu'il pèse l'intimide peut-être. Il voudrait se déplacer comme il s'exprime, par bonds quasiment insensibles. Dans les escaliers, où il triomphe; le voici, impatient, tranquille, bien décidé à ne pas faiblir. Grand amateur de pétanque, on l'a vu, à quatrevingts ans, battre à plate couture des jeunes gens qui ne manquaient que de passion.

Jugement de l'auteur sur lui-même :

Jean Paulhan a écrit quatre récits et quelques essais plus curieux que convaincants.

(Extrait de l'ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE PROSE FRANÇAISE, éd. Kra, Paris, 1928)

En apprenant son élection à l'Académie française, François Mauriac a dit : « Paulhan, c'est le diable » Mais l'écrivain le moins lu de France est aussi l'un de ceux qui ont le plus de poids.

« Candide », 31 janvier 1963

J'ai cru remarquer qu'il est très difficile de garder son sérieux avec Jean Paulhan quand personne n'est plus sérieux que lui. Le sérieux des enfants est aussi imposant que l'azur du ciel ; quand vous croyez le tenir - je ne parle pas de l'azur du ciel mais du sérieux de Jean Paulhan - par tous les bouts il vous échappe. On ne saurait imaginer son sourire ; il faut le voir, quand il déclare avec la plus profonde conviction, qu'il a découvert la vérité absolue dans une parole attribuée à Jésus-Christ par les Manuscrits de la Mer Morte : « Vous entrerez dans le Royaume de mon Père le jour où vous serez capable de prendre le dehors pour le dedans et le dedans pour le dehors; le mal pour le bien et le bien pour le mal. » Que faire devant pareille impertinence qu'éclater de rire ?

Ici Jean Paulhan me reprend : « Soyons un peu sérieux. Tu trouveras la même réflexion chez tous les prophètes et les fondateurs de religions : Lao-Tseu, Bouddha, Mahomet. Je ne dis pas qu'elle soit très claire. Mais je crois qu'elle me serait claire, et à toi aussi, si nous étions un peu plus intelligents. D'ailleurs, il s'en faut de peu que nous ne la comprenions. Je t'ai lu un jour une page de Tchouang Tseu où il est dit qu'aux yeux du sage chaque gain est une perte et chaque perte un gain, chaque compliment une insulte et chaque insulte un compliment. Tu n'as pas eu l'air horrifié du tout. Au contraire. Tu t'es écrié : « Ah, c'est tout à fait moi ! » Tâche d'être un peu logique. Tâche de l'être jusque dans les contradictions. Est-ce que le Christ ne fait pas allusion à ce qu'on appelle l'Infini, l'Absolu ? Le mathématicien Cantor a donné cette définition du nombre infini : c'est qu'il comprend autant d'unités que certaines de ses parties. Voilà qui est proprement incompréhensible. Pourtant cette définition sert aujourd'hui de base à la théorie des fonctions. Ne soyons pas plus timides que les mathématiciens. »

Marcel Jouhandeau

JEAN PAULHAN in LIVRES DE FRANCE, août-septembre 1963

L'or de la grande île

Cela dit, Jean Paulhan naquit à Nîmes en 1884. Un sort peu enviable le conduit d'abord vers la Sorbonne. Licencié ès lettres, il se reprend avec vigueur, et part en 1907 pour Madagascar. Il ne quittera la Grande Île qu'en 1911, après avoir vécu, tant bien que mal, d'activités diverses : proviseur, trésorier et censeur du Lycée de Tananarive, il se voue ensuite à la recherche de l'or sur l'Ikopa et n'en trouve guère. Ce séjour au contact des indigènes lui apporte toutefois d'apprendre la langue du pays : il publiera en 1912, dans le JOURNAL ASIATIQUE, les HAIN-TENY MERINA. Ce sont des poèmes d'une espèce singulière, faits pour la con-

troverse et la dispute, mais tendres en apparence. Granet devait, par la suite, en découvrir de semblables en Chine, et le R.P. Jousse chez les Hébreux... À force d'écouter, on devient soi-même conteur : le premier récit de Jean Paulhan, AYTRÉ QUI PERD L'HABITUDE, fut justement écrit là-bas. Il constitue le commencement d'une réflexion sur le bon usage de la parole.

Le guerrier appliqué

1912. Jean Paulhan enseigne le malgache à l'École des Langues orientales. Lorsque la guerre éclate, il est affecté comme sergent au 9^e Zouaves. On connaît de lui (sous le boléro à soutaches) une photographie assez belle. Le front haut, le regard un peu rêveur ou mélancolique, le menton, par contraste, bien dessiné et presque dur, tout y indique une vive attention à l'univers intérieur, mais aussi la faculté de voir et d'agir. Blessé le 25 décembre 1914 au bois de Saint-Mard, Jean Paulhan met à profit des loisirs forcés. Ce sera un livre bref, l'un des plus vrais qui soient sur un sujet prêtant aux effusions, LE GUERRIER APPLIQUÉ. Le titre, prétendait Valéry, est admirable : il dit tout. Publié en 1917 chez Sansot, LE GUERRIER reparaitra en 1930 chez Gallimard. De fort bons esprits le mettent au rang des chefs-d'œuvre.

Des progrès en amour

La vie de l'arrière présente cependant bien des attraits. On peut guetter des avions, et manœuvrer des automobiles. Les filles tiennent à honneur de se concilier les soldats ; en revanche, elles les introduisent à la connaissance de secrets rigoureux ou exaltants. L'un des deux grands textes inédits que révèle la première édition des ŒUVRES COMPLÈTES de Jean Paulhan porte pour titre PROGRÈS EN AMOUR ASSEZ LENTS. Ces pages d'une extrême nouveauté, fortes et poétiques, avec des scènes amoureuses et pudiques tout ensemble, dormaient, on ne sait pourquoi, dans les tiroirs du futur préfacier d'HISTOIRE D'O. Jean Paulhan avait cessé, la guerre finie, de vivre pour lui.

À la n.r.f.

Appelé par Jacques Rivière à assurer les fonctions de secrétaire de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, Jean Paulhan occupe des lors une position qui lui permet de participer au mouvement Dada, d'avancer dans ses travaux sur le langage (JACOB COW OU SI LES MOTS SONT DES SIGNES paraît en 1921) et de se préparer (sans le savoir : Rivière mourra prématurément en 1925) à diriger de main de maître la plus riche, la plus illustre revue littéraire que nous ayons jamais possédée. Il entre dans une période de demi-silence, ne donne qu'un livre important, ENTRETIEN SUR DES FAITS DIVERS, et de rares études, où il jette les bases d'une logique nouvelle fondée sur les bavardages de la rue, les proverbes, les arguments électoraux, la « pensée à l'état brut ». Et, tant qu'il gardera la NRF, il n'y sera jamais question ni de ses œuvres, ni de lui-même. C'est là un exemple assez rare de modestie ou d'orgueil.

Le conseiller

Ce retrait cache une activité intense : attentif à tout ce qui se crée de neuf en France et à l'étranger, Jean Paulhan est l'intime conseiller des plus grands écrivains de l'époque. Il « dé-

couvre » Michaux, Éluard, Ponge, Jouhandeau, Arland. Il aide Antonin Artaud dans ses premières tentatives de théâtre (il l'aidera jusqu'à sa mort). Partout, on le recherche, on le craint. Une légende se forme, dont il ne sera à aucun moment la dupe. Et son immense correspondance témoigne que personne ne sut montrer à tant d'êtres qu'ils étaient, en dépit des défauts moraux qui accompagnent souvent les talents le plus certains, dignes d'être considérés avec quelque impartialité.

ARTAUD LE VAILLANT

Le moins qu'il faille dire d'Artaud, c'est qu'il ne s'est jamais avoué vaincu. C'est que l'érosion de la pensée, l'effondrement de l'âme, la ruine et la folie même le rejetaient plus sûrement à cette redoutable station intérieure, qu'il s'agit pour nous tous de mûrir - à ce point mort, mais rayonnant, où l'être pourri rassemble ses vertus [illisible]. Je ne sais quel empereur disait qu'il existe trois soleils, dont le premier seul est apparu. Je n'ai jamais douté qu'ANTONIN ARTAUD ne vît à son gré le second.

Jean Paulhan

(Texte manuscrit et très raturé).

1941 (et la suite)

Cette recherche [des bases d'une nouvelle logique] durera quinze ans. Une autre aventure commence avec la fin de la « drôle de guerre ». En juin 1940, dans l'ultime livraison de La NRF, trois pages intitulées L'ESPOIR ET LE SILENCE annoncent que tous les écrivains ne trahiront pas... De fait, quelques mois plus tard, Jean Paulhan collabore au journal RÉSISTANCE. En 1941, à Paris (on résistait beaucoup du côté d'Avignon), il fonda avec son ami Jacques Decour LES LETTRES FRANÇAISES, ce qui l'autorisera, la paix revenue, à s'élever avec une extrême vigueur contre des écrivains métamorphosés en justiciers (plus qu'en juges) et décidés à traîner sur la sellette Drieu La Rochelle, Jouhandeau ou Montherlant. Attitude éminemment courageuse, mais nullement paradoxale. Qui cède à l'esprit de vengeance se range aussitôt au nombre des têtes politiques, s'abaisse soi-même, perd le droit de PARLER.

La matière et l'outil

C'est le même homme, et la même année, qui publie sous le titre des FLEURS DE TARBES l'un des ouvrages fondamentaux de la critique moderne. Tenant pour une « rhétorique » où les lieux communs - qui forment pour partie la richesse profonde du langage - seraient précieusement réhabilités, l'auteur démonte les mécanismes qui, depuis l'époque romantique, écartent les poètes et les romanciers d'un usage en quelque sorte innocent, joyeux, de la matière et de l'outil qu'ils ont justement en commun avec les autres hommes. Car l'essentiel restera toujours de « se faire entendre ». Gaëtan Picon, dans SON PANORAMA DE LA NOUVELLE LITTÉRATURE FRANÇAISE, n'hésite pas à placer très haut cet ouvrage : « L'écrivain contemporain ne peut pas plus se dispenser de le lire que le logicien du XVIII^e siècle d'étudier LA LOGIQUE DE PORT-ROYAL » Formule bien propre à faire sentir qu'à travers la littérature, il est traité ici de tout autre chose, et peut-être du fonctionnement même de l'esprit.

LES FLEURS DE TARBES

La littérature, depuis la STURM UND DRANG et le romantisme, est tout entière fondée sur la condamnation portée sur la rhétorique : fleurs et élégances, genres littéraires, clichés, lieux communs.

- L'écrétaire de Tarbes porte : Pas de fleurs !
« Pas de beaux vers ! » disait Hugo.

○○○○○

Voici la raison qu'elle en donne : C'est que le rhétoricien donne au langage le pas sur la pensée, aux mots sur les idées.

« Ne cherchez pas à m'avoir avec vos grands mots »
disent la jeune fille, l'électeur, le critique moderne.

○○○○○

Or cette raison porte à faux : il est vrai qu'un lieu commun se peut entendre suivant trois significations, trois ATTITUDES DE SENS DIVERGENTES. Mais il n'est aucune de ces attitudes qui ne donne - à vrai dire pour des motifs et suivant des voies diverses -aux idées le pas sur les mots.

Qui découvre ce que VEULENT dire : les enfants terribles,
un chemin se perd, des lèvres de rose, un crève-cœur, (il
y a de quoi réveiller les vivants et les morts.)

○○○○○

L'observation, sur quoi se fonde la littérature de nos jours, semblerait donc une pure illusion.
Mais :

I. Il faut d'abord remarquer que cette illusion est explicable. Elle appartient au groupe des illusions de PROJECTION. C'est que le lecteur, embarrassé entre les trois sens possibles du lieu commun, et par là extrêmement soucieux de mots, reporte sur l'auteur son propre embarras.

L'on pense que le marbre est plus froid que le bois. Ainsi
l'enfant pense que la porte a VOULU le pincer.

II. Elle peut même par là ne pas manquer de vérité. Car l'auteur, suivant le même mécanisme que le lecteur, doit inévitablement imaginer qu'il a été embarrassé, soucieux de mot... et le devient ainsi

« Assassin pour dix francs » (manchettes des journaux)
mais ce n'est pas POUR dix francs qu'il a assassiné.

○○○○○

Notre critique ne devient pas inutile pour si peu : si le reproche que l'on adresse couramment aux lieux-communs, tient de vrai, non à ce qu'ils sont communs mais à ce qu'ils ne le sont pas assez.

« Elle me dit à plusieurs reprises que je n'étais pas
sage, pour me faire entendre que je l'étais trop ».

Jean-Jacques Rousseau

○○○○○

Il s'ensuit qu'il suffirait, pour les rendre acceptables, et l'objet d'une constante découverte et d'un délice, de les connaître pour ce qu'ils sont : de les accepter, de les évaluer, de les maintenir.

Il suffit d'aimer pour rendre aimable, mais de haïr pour rendre détestable.

ooooo

Il suffirait d'une nouvelle rhétorique. Et n'eussions-nous découvert que ceci : c'est que la rhétorique est à qui l'accepte chose infiniment subtile et joyeuse et révélatrice, que nous n'aurions pas perdu notre temps.

Les Lettres s'avanceront, fleuries comme les filles de Tarbes.

ooooo

Jean Paulhan
Plan pour LES FLEURS DE TARBES

Le livre que Jean Paulhan vient de consacrer à la littérature et au langage : LES FLEURS DE TARBES, se lit avec d'étranges sentiments. On pénètre sans prendre garde dans les analyses qu'il construit, ne sentant pas vers quels périls se hâtent les phrases délicieuses et distinctes dont la liaison serrée est une garantie de sécurité et d'ordre. Tout y est clair, ingénieux, sans détour.

Maurice Blanchot
BULLETIN DE LA NRF (janvier 1964).

Et Paulhan ? On connaît son comportement pendant l'Occupation : il fut irréprochable. Il fonde avec Jacques Decour LES LETTRES FRANÇAISES, il distribue des tracts, il brocarde avec entrain certains écrivains collaborateurs, il écrit de petits vers contre Laval. Bref, il se tient très bien, on ne peut vraiment pas le gronder. Les écrivains résistants furent tout aises d'avoir avec eux l'ancien directeur de LA NRF. Il mettait de l'huile à leurs phrases parfois lourdes. On se doutait que l'auteur du GUERRIER APPLIQUÉ était un patriote, mais l'on fut bien soulagé que cette impression se vérifiât. Sait-on jamais avec Paulhan ! disaient les oiseaux de malheur.

Bernard Frank
LA PANOPLIE LITTÉRAIRE (Julliard)

De la paille et du grain

En 1948, la saison bat son plein. L'on épure; ou plutôt l'on y prétend. Il y a des places à prendre et des réputations à détruire. Des poètes en mal de gloire aimeraient fort s'illustrer comme procureurs. Bientôt la mesure est comble. Jean Paulhan, membre du Comité National des Écrivains, démissionne avec éclat. Il rompt avec les nouveaux dirigeants des LETTRES FRANÇAISES et donne au FIGARO LITTÉRAIRE, en mars 1946, un article où il réclame que soit reconnu le « droit à l'erreur ». Il se met audacieusement en travers du chemin des puissants du jour. DE LA PAILLE ET DU GRAIN et la LETTRE AUX DIRECTEURS DE LA RÉSISTANCE, publiés en 1948 et 1952, constitueront bientôt les deux plus sérieux dossiers qui soient sur la question. On ne saurait les lire - ou les relire - sans estimer que ce fut là, autant qu'un acte de courage individuel, une opération bénéfique pour la santé du corps social et pour la salubrité des lettres.

« Messieurs,
« Je suis résistant. J'ai commencé à l'être dès le mois de juin quarante, et je le suis encore, ou je pense l'être du moins. Pourtant je n'en tire plus aucune fierté. Plutôt de la honte. »

Jean Paulhan
LETTRE AUX DIRECTEURS DE LA RÉSISTANCE

La mesure de l'homme

On ne peut prendre la mesure de l'homme sans se pencher sur cette forme d'expression souveraine qui, depuis la préhistoire, utilise les signes et les couleurs. Aux yeux de Jean Paulhan, la peinture ne le cède nullement à la littérature. Elle en constitue, d'une certaine façon, la contre-épreuve. Les formes sensibles et les mots n'enferment-ils pas des secrets analogues ? Voilà pourquoi Jean Paulhan n'a jamais cessé de scruter les tableaux des peintres qu'il admire, et d'abord ceux de Braque dont il dit : « Que cherche-t-il ? On ne sait trop. Mais il cherche quelque chose, et la bonne peinture lui est donnée de surcroît. » Fautrier viendra ensuite, peintre de la fureur en proie (lui aussi) à l'on ne sait quelle sagesse. Ces deux grandes figures ont aidé l'écrivain à mener à bien ses plus récentes investigations, qui tendent, à l'exemple des mystiques et de certains penseurs orientaux, à unir les contraires.

« Braque s'éloigne de sa toile, se rapproche, balance entre deux appels. Comme s'il peignait sans y voir. »

Jean Paulhan
BRAQUE LE PATRON

« Il est un caractère encore de cet art qui n'a plus à nous étonner : c'est sa gravité, son caractère tragique, et comme sacré. »

Jean Paulhan
L'ART INFORMEL

La conscience à midi

La mort de Braque et de Fautrier marque le retour de Jean Paulhan à ses préoccupations initiales. Déterminé à ne plus lâcher prise avant d'avoir trouvé à ses « embarras » une solution conforme à sa double expérience, il parvient à établir que l'inutilité APPARENTE, l'étrange efficacité cachée du principe de non-contradiction supposent que notre conscience se meut à l'aise sans l'apercevoir au sein d'un monde singulier - il faudrait l'appeler monde surnaturel ou métaphysique - où règne le principe non moins fondamental de « contre-identité ». Ainsi, disent les Chinois, « le cheval est non cheval ; la montagne est non montagne ». Semblablement, dans la vie de chaque jour, nous disons RIEN (qui signifie QUELQUE CHOSE) pour exprimer l'absence de choses, ou PERSONNE (qui signifie UN HOMME) pour désigner l'absence d'homme. Nous disons, moins souvent, LOGOS, VERBUM, DISCOURS pour nommer à la fois certain ordre des mots, mais aussi avec non moins de force expressive certain ordre de l'âme et des pensées. L'équivoque même fonde et anime tout échange de paroles. Définir un mot, définir le MOT, cela implique que l'on ait tout d'abord accepté d'entrer dans le mouvement propre à tout langage - au langage des prophètes comme au langage commun.

Telle est la révélation de Midi. Elle contient une leçon qui nous permettra peut-être, si nous savons l'apprendre, de recommencer la connaissance.

La pensée a sa face obscure, comme la lune : c'est affaire aux mots de l'éclairer et je ne vois pas d'observation sur le langage, si mince soit-elle, qui ne puisse servir à répondre à la vieille question : Que pensons-nous quand nous ne pensons à rien ?

Jean Paulhan
Note manuscrite inédite

La pensée de Jean Paulhan est toute de sagesse et d'optimisme. En préparant le terrain pour une réconciliation de l'homme et de son langage, elle nous invite à ne plus sentir comme opposés l'expression de la vérité humaine et le plaisir pris à la beauté des formes : la rhétorique et l'humanisme.

Gaëtan Picon
Panorama de la Nouvelle Littérature française. (Gallimard).